

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

TOME SEPTIÈME.



ATHÈNES,

IMPRIMERIE DE LAZARE VILARAS.

—0—

1856 — 1857.

La Jeunesse de Lucari. I et II actes.—R.	1
Nouvelles diverses.—S.—E.	38
Un mot sur la brochure de M. Zygomas.—P.	38
La Jeunesse de Lucari. III, et IV et V actes.—R.	41
Nouvelles diverses.—S.	75
Le firman pour la répression du brigandage.—P.	85
Principaux travaux publiés par la <i>Pandore</i> .	
La poésie Populaire en Grèce (suite) Z.	89
Nouvelles considérations sur recrutement des chrétiens en Turquie.—E.	106
Au Journal de Constantinople.—Asp.	112
Encore un mot de réponse au Mornig-Post.—N.	114
Bulletin Bibliographique.—Principaux travaux publiés par la <i>Pandore</i> .	
Nicandre Nucius.—M.	121
Nouvelles diverses.—S.—E.	140
La circulaire de la S. Porte sur les deux Principautés.—S.	147
Le memorandum du chef de Monténégro.—P.	151
Principaux travaux publiés par la <i>Pandore</i> .	
Nicandre Nucius (fin). M.	153
L'île de Rhodes.—Ω—Ω.	160
Correspondance du Spectateur:	
Visite au Grand Chérif de la Mekke, par Charles Didier.	182
Bulletin Bibliographique.	
Les Orientaux et la Papauté par Mme la C ^{de} Dora d'Istria.	189
Résumé de la situation.—P.	203
Nouvelles diverses.—S.	216
Installation des autorités Universitaires.	

COMPTES RENDUS

REVUE

TABLE

ANNALES DE LA BIBLIOTHÈQUE

—0—

1820—1821

De l'État politique des Iles Ioniennes sous la domination de Venise.—Asp.	221
De la loi sur la transcription.—S.	240
Correspondance du Spectateur.—S.	250
Bulletin Bibliographique.	

The Liverpool Courier.—D.	253
La poésie populaire en Grèce (suite).—Z.	266
Le prosélytisme occidental et les conversions à l'islamisme.—S.	276
Distribution des prix à l'école des Beaux-Arts.	

Le Times et les Ioniens.—G. T.	285
La poésie populaire en Grèce (suite). Z.	295
Nouvelles diverses.—S.—E.	311
Bulletin Bibliographique.	

Turcs et Chrétiens.—R.	324
Le prosélytisme en Orient.—S.	331
Nouvelles diverses.—S.—E.	336
La Banque nationale de Grèce.—B.	347
L'équité musulmane.—P.	387
Bulletin Bibliographique.	

La poésie populaire en Grèce (suite).—Z.	353
Nouvelles diverses.—S.	379
Bulletin Bibliographique.	

La navigation à vapeur en Grèce.—D.	385
Correspondance du Spectateur.—S.	399
Le Moniteur Universel.—S.	408
Question Moldo-Valaque.—P.	411
Nouveaux renseignements sur le charbon de Coumi.	413
Bulletin Bibliographique.	

FIN DE LA TABLE.

Les Orientaux et la France par Mme la Comtesse de...
 186
 203
 218

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 73.—(26 Août) 7 Sept. 1856.

LA JEUNESSE DE LUCARI.

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

- ooo—
- ÉLÉONORE CORNARO, noble vénitienne.
- GIUSTINIANI, Sénateur.
- LE PÈRE LIPPOMANI, de la compagnie de Jésus.
- JOSEPH LIPPOMANI, son fils.
- CONSTANTIN LUCARI } jeunes Grecs, étudiants de
- GÉRASIME MÉTAXA } l'Université de Padoue.
- ANTONIO, ministre protestant.
- DIÉDO, commissaire.
- MARIO, vieux domestique de la maison Cornaro.
- Dames, chevaliers, gardes, domestiques, masques.

La scène se passe à Venise, vers la fin du XVI siècle.

Voir sur la vie de Lucari les livraisons 49—52 du Spectateur.

ACTE PREMIER.

—000—

SCÈNE I.

Palais Giustiniani.

—000—

CONSTANTIN LUCARI, GÉRASIME MÉTAXA.

MÉTAXA. Au milieu d'un bal masqué, tu as un air de carême. Le seigneur Giustiniani a réuni ce soir chez lui tout ce que Venise possède de plus brillant par le rang et par la beauté. Ces costumes variés que nous voyons passer sous nos yeux, étalent les richesses que le commerce du monde et la conquête du quart de l'empire de Constantinople ont entassées dans les coffres de la Sérénissime République. Le maître de ce palais, qui a gouverné paternellement notre Candie, pendant tant d'années, et qui y a connu nos familles, nous traite et nous honore comme ses propres enfans. Et tu n'es pas encore content?

LUCARI. Les joies des hommes libres font ressentir plus vivement à l'esclave le poids de ses chaînes. Mon ami, nos frères gémissent sous le joug de l'infidèle; ils n'ont plus ni patrie ni avenir; et nous pourrions nous réjouir un seul instant? Il est doux, il est honorable pour tout homme d'être appelé du nom de sa patrie; lorsqu'on m'appelle Grec, il me semble qu'on veut me dire une injure; ce nom jadis glorieux est maintenant synonyme d'esclave, d'ignorant, d'hérétique.

MÉTAXA. Et moi je connais un talisman souverain pour dissiper en un instant ces idées noires qui te passent ce soir par la tête. Je n'ai qu'à prononcer le nom d'Éléonore. Tu n'es si triste que parce qu'elle n'a pas encore paru.

Lorsque l'astre de la belle demoiselle Cornaro se lèvera sur l'horizon de ce bal, Lucari oubliera ses malheurs; il ne se souviendra que de son amour, il ne verra que les beaux yeux de celle qu'il aime.

LUCARI. Tu as touché encore là une corde douloureuse. J'aime Éléonore; Éléonore m'aime. Et cependant notre amour n'a pas d'espoir. Nous sommes séparés par un mur de fer, la religion et le rang. La fille des catholiques peut-elle donner sa main à un schismatique? la fille des Doges peut-elle épouser un Grec? Si j'étais italien, je pourrais conquérir un rang; je sens dans ma tête et dans mon cœur quelque chose qui me dit que je pourrais m'élever jusqu'à la main d'Éléonore; mais un Grec peut-il se faire une carrière? Il ne peut devenir que maître d'école ou . . . évêque.

MÉTAXA. Eh bien! lorsque tu seras devenu évêque, tu épouseras Éléonore. Ce marchand vénitien qui est revenu de la foire de Leipsik, ne nous racontait-il pas hier au soir, que Luther, quoique moine, avait épousé son amante qui, par-dessus le marché, était abesse?

LUCARI. Luther! quel nom viens-tu de prononcer? Ah! si tu savais qu'on cherche à me faire luthérien, si tu savais qui est ici l'apôtre de la Réforme! Mais silence, quelqu'un s'approche; on pourrait nous entendre, et gare l'inquisition! Rentrons au bal. Peut-être est-elle arrivée. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II.

GIUSTINIANI, le P. LIPPOMANI.
GIUSTINIANI. *(Se tournant vers la coulisse.)* Mon cher Lucari, amusez-vous bien; c'est de votre âge. Lorsque

vous retournerez à Candie, vous n'y trouverez pas le carnaval de Venise!

LIPPOMANI. Dites-moi, Excellence! Cet étranger que vous traitez avec tant de distinction, est donc le jeune grec Constantin Lucari? J'en ai entendu parler avec beaucoup d'éloges.

GIUSTINIANI. C'est un jeune homme appartenant à une famille distinguée de Candie que j'ai beaucoup connue, lorsque j'étais gouverneur là-bas. Il étudie à l'Université de Padoue, et il promet beaucoup par son talent, son assiduité à l'étude et la pureté de ses mœurs. Il sera un jour quelque chose dans le Levant, car son oncle est Patriarche d'Alexandrie et très-influent parmi les Grecs de Constantinople. Il convient de se ménager l'affection de ces jeunes gens dans l'intérêt de la Sérénissime République; à leur retour dans leur patrie, ils disposent les esprits de leurs nationaux en notre faveur; lorsque nous sommes en guerre avec le Turc, il est bon d'avoir des auxiliaires secrets parmi les sujets chrétiens du Grand-Seigneur.

LIPPOMANI. Mais il faudrait encore songer au salut de leurs âmes. Jusqu'à quand ce peuple courbé sous le joug d'un barbare, insultera-t-il par son opiniâtreté dans le schisme, à l'autorité du Saint-Siège? Il faut tâcher par tous les moyens de ramener ces brebis égarées dans le giron de S^t. Pierre.

GIUSTINIANI. C'est à dire qu'il faut tâcher de nous faire haïr par eux. Cela ne convient pas à la politique de S. Marc. Oh! mon père, mes cheveux ont blanchi dans le Levant, et j'ai bien connu les Grecs. Il n'y a pas de peuple plus attaché à sa foi, ou si vous voulez à son

schisme. C'est sa seule consolation dans son esclavage. Je crois qu'il se refuserait à accepter de la main du Pape tout bienfait, même la liberté. Il pense toujours ce qu'il pensait la veille de la chute de Constantinople: plutôt le turban turc que le chapeau de cardinal!

LIPPOMANI. O peuple aveugle et pervers! Mais la S^{te}. Église apostolique et romaine ne se rébute pas facilement, et, j'en ai la conviction intime, elle vaincra le schisme dans le Levant, comme elle est près de le vaincre en Moscovie. Et l'autre jeune homme qui est toujours à côté de Lucari, qui est-il? C'est encore un Grec sans doute.

GIUSTINIANI. C'est Gerasime Métaxa, son Pylade. Il apprend le nouvel art inventé par notre siècle pour répandre partout la lumière, le noble art des Aldes. Il a l'intention de l'introduire dans sa patrie. Nous leur rendrons multipliés à l'infini par l'imprimerie, ces manuscrits des anciens qu'ils nous ont apportés de Constantinople le siècle passé, lors de la conquête de Mahomet II.

LIPPOMANI. Oh l'art diabolique et maudit! Ne voyez-vous pas qu'il a été inventé exprès par le diable pour répandre avec la rapidité de l'éclair le mensonge sur la terre? Est-ce que sans l'imprimerie ce monstre nommé Luther aurait jamais pu pervertir tant de monde, faire monter l'hérésie sur les trônes, amener des millions contre l'autorité du S^t. Siège? Sans l'imprimerie, ce moine apostat n'aurait-il pas fini sa vie sur le bûcher comme Jean Huss et tous les hérésiarques qui l'ont précédé? Et voilà que maintenant, comme si le mal que cette invention du démon a fait à la foi catholique, n'était pas suffisant, notre Sérénissime République va per-

mettre qu'on l'importe dans le Levant, pour que nous nous trouvions entre deux feux !

GIUSTINIANI. Je ne crois pas que l'imprimerie mérite tant d'outrages. Si elle a servi l'erreur, elle sert encore mieux la vérité; si elle répand le mensonge, elle en répand avec la même rapidité la confutation. C'est un poison et un contre-poison. Et surtout elle fait gagner beaucoup d'argent à Venise où elle nourrit et fait vivre grand nombre de gens. Comme homme politique, je trouve cette invention d'une utilité incontestable.

LIPPOMANI. Vous mesurez tout sur l'intérêt politique, lui seul vous guide; l'intérêt religieux vous est indifférent.

GIUSTINIANI. C'est l'affaire des prêtres; pour un gentilhomme vénitien il n'y a d'autre intérêt que la grandeur de sa patrie. Et sur ce, je m'en vais faire les honneurs de ma maison aux nouveaux masques qui viennent d'entrer dans la salle du bal.

SCÈNE III.

LE P. LIPPOMANI *seul*.

Et pour moi il n'y a d'autre intérêt que celui de la Société de Jésus. Quoiqu'elle n'ait ni les domaines ni les flottes de St. Marc, elle se sent assez de courage et de force pour envoyer des apôtres dans les lointaines régions de l'Asie et de l'Afrique, pour terrasser en Allemagne, en France, en Angleterre l'hydre de l'hérésie, pour subjuguier le schisme grec en Moscovie et dans le Levant. Mais pour réussir, il ne faut rien négliger. Quelquefois les plus humbles moyens réussissent là où les grands échouent. Que la jeunesse surtout, que la jeunesse soit à nous! Les jeunes gens d'aujourd'hui, ce sera la

monde dans quelques années. Constantin Lucari, neveu du Patriarche d'Alexandrie, jeune grec de talent et de cœur, homme de l'avenir, la Société de Jésus a besoin de toi; tu seras à elle! (*Il sort*).

SCÈNE IV.

CONSTANTIN LUCARI, ÉLÉONORE CORNARO.

ÉLÉONORE. Enfin il est venu ce moment si doux que nos cœurs appelaient depuis tant de jours. Grâce au désordre du bal, grâce à mon travestissement, nous pouvons causer librement. Et vous n'avez rien à me dire, Lucari? Et vous me regardez triste et silencieux? Est-ce ainsi qu'on fait l'amour en Grèce?

LUCARI. Éléonore! j'ai la mort dans l'âme. Je pense que des abîmes nous séparent; que vous ne serez jamais à moi. Oh! je le vois s'approcher ce jour terrible où les deux lignes de nos vies après s'être rencontrées un instant, se sépareront pour toujours! A l'appel de la destinée, moi je ferai voile pour les bords de ma patrie, vous, vous serez menée à l'autel par quelque patricien de Venise. Oh! puissé-je, avant que ce moment n'arrive, expirer à vos pieds! puisse mon regard mourant rencontrer le vôtre, avant de se tourner vers l'éternité!

ÉLÉONORE. Homme de peu de foi! Voudriez-vous qu'il n'y eût aucun obstacle entre nous, que ma main ne vous coûtât que la peine de la demander? Savez-vous, sais-je moi si alors nous nous aimerions? Il n'y a pas d'amour sans lutte; lorsque la lutte est pleine de dangers, lorsqu'il y a des abîmes à franchir, le faux amour s'y noie, le véritable amour, l'amour qui ne hante que les grands cœurs, s'y purifie, s'y divinise; il crée les

génies sublimes, les actions magnanimes, les poèmes immortels.

LUCARI. O voix angélique ! je sens les forces cachées de mon âme se réveiller à ces accens, comme le soldat endormi se réveille au retentissement du clairon ! Je sens que pour être digne de vous, Éléonore, je pourrais exposer ma vie, écrire des pages sublimes, me faire un nom dans l'histoire ; mais je sens aussi que les obstacles qui se dressent devant moi, sont supérieurs à des forces humaines. Je ne puis changer les préjugés religieux, l'organisation sociale de mon siècle. Ce sont des murailles d'airain élevées par une suite de générations, et qu'une suite de générations peut seule renverser. Je sens que je briserais l'homme qui me disputerait votre main, Éléonore, mais lorsque cet homme c'est tout le monde, je ne suis plus qu'un grain de sable que le vent emporte. Tous, c'est là destinée !

ÉLÉONORE. (*Saisissant Lucari par le bras et l'entraînant vers la grande porte du salon*). Ami, vois-tu ces masques les uns effrayans, les autres ridicules qui s'agitent dans le chaos de la danse ? Eh bien ! lorsque minuit sonnera, ils disparaîtront tout d'un coup. La grande cloche de St. Marc annoncera le commencement du carême. Les masques tomberont, l'homme, la vérité restera. Il en est ainsi des préjugés religieux, de l'organisation sociale de notre siècle. Martin Luther a déjà donné le branle à la grande cloche en Allemagne. Le tour est venu maintenant pour notre Italie. Nous sommes à la veille d'une grande révolution religieuse et sociale. La liberté, voilà la destinée de l'homme, écrite sur son front par le doigt de Dieu. Des millions de bras sont en ce moment à l'œuvre,

Constantin, pour combler les abîmes, pour démolir les murs qui nous séparent. Et nous seuls nous resterions oisifs ? Ne donnerons nous pas un coup de pioche pour accélérer le moment de notre union ?

LUCARI. Éléonore ! il me semble te voir déployer des ailes d'anges, et te perdre dans l'azur des cieux ! Tu me fais signe de te suivre, en abaissant vers moi ton front sur lequel brille déjà le rayon de la Divinité, tu me tends la main . . . Hélas ! où sont mes ailes à moi ? Je suis Grec, je suis rivé à la terre pour bien de siècles encore ! L'Italie renaît à la liberté, à la civilisation ; la Grèce vient de s'endormir dans le sommeil de l'esclavage et de la barbarie. Pour vous, c'est le jour ; pour nous, c'est la nuit. Le Pape s'efface devant le Luther de l'Occident ; mais où est-il donc le Luther de l'Orient ?

ÉLÉONORE. Constantin Lucari ! qui le sera si vous ne l'êtes vous ? Quel Grec vous égale en instruction, en éloquence, en vertu ? Osez ; allumez le flambeau éteint de votre patrie au foyer de la Réforme ; et cette croisade de la chrétienté contre le Turc que le bras paralysé du Pape ne peut soulever, sera peut-être l'œuvre des réformés, le baptême de sang de la croyance nouvelle.

LUCARI. Cette croisade qui était notre seul espoir, c'est la réforme qui l'a rendue impossible, Dieu sait pour combien de siècles. La Papauté est encore puissante, Éléonore ; elle se défendra avec l'énergie du désespoir. La chrétienté est partagée en deux camps ennemis ; le Turc peut dormir dorénavant en paix. Les réformés ne peuvent pas encore songer à lui ; le Pape n'y songe plus. Prenez garde, Éléonore ; il songe à vous. Il sent que les réformés ont fait déjà beaucoup de prosélytes en Italie ; l'Inquisition est à

leur piste; elle va les exterminer par le feu. Éléonore? j'ai un triste pressentiment. Vous vous exposez trop; vous allez trop souvent dans les réunions protestantes; je tremble chaque jour d'apprendre qu'on vous a découverte, que vous avez été trainée dans les cachots de l'Inquisition!

ÉLÉONORE. Et si c'était la volonté de Dieu, s'il voulait me choisir pour témoigner de sa parole divine, je vous offre une place à côté de moi, Lucari! Soit que je rêve le triomphe, soit que je rêve le martyre, vous êtes toujours près d'Éléonore. Constantin! Constantin! embrassez ma croyance; mariez votre âme à la mienne par le plus indissoluble des liens. Je serais heureuse de vivre avec toi; mais je serais encore plus heureuse de mourir avec toi pour une sainte cause!

(On entend un barcarol chanter les vers suivans du Tasse:

Ed o mia morte avventurosa a pieno!

O fortunati miei dolci martiri!

Se impetrerò, che giunto sono a seno

L'anima mia nella tua bocca io spiri!

Éléonore court à la fenêtre, et elle l'écoute avec extase, en faisant signe à Lucari de venir près d'elle.)

Tu l'entends, Lucari, le poète de nos lagunes, le divin Torquato! C'est Olinde, qui parle ainsi à Sophronie attachée au même bûcher que lui; et elle lui répond:

Non rammenti

Qual Dio promette ai buoni ampia mercede?

Soffri in suo nome, e sian dolci i tormenti,

E lieto aspira a la superna sede.

Mira il Ciel com'è bello, e mira il Sole

Ch'a no par che n'inviti, e no console.

LUCARI (qui tombe à ses pieds). Ce n'est pas la voix d'une mortelle que j'entends, c'est la voix d'une sainte. O

sainte Éléonore! ange de Dieu! éclaire mon intelligence, donne-moi la foi en ta croyance, pour que je puisse mourir à tes côtés. Une telle mort! oh! il me serait plus doux de la partager avec toi que le premier trône du monde! Ce serait un avant-goût des délices du Paradis! (Il se lève et se promène avec agitation). Oh intelligence bornée! oh cœur de marbre! Ouvrez-vous à la foi d'Éléonore. Non, il n'est pas possible que l'esprit de l'erreur emprunte à Dieu sa plus sublime création pour tromper un pauvre Grec!

ÉLÉONORE. Lucari, arrêtez-vous; ce n'est pas par surprise que la vérité pénétrera dans votre conscience. C'est votre raison qui lui en ouvrira la porte; c'est là notre principe à nous protestants. Si vous voulez être éclairé, trouvez-vous demain au coucher du soleil sur la place de mon palais. Vous pouvez amener avec vous votre inséparable Métaxa. Le vieux Mario vous introduira par une porte secrète. Adieu, en attendant; je suis déjà restée trop longtemps, et cela pourrait donner lieu à des remarques. Au revoir. (elle sort après avoir remis son masque).

SCÈNE V.

LUCARI seul, et ensuite JOSEPH LIPPOMANI masqué.

LUCARI. Elle ne parle plus, et j'entends encore sa voix; elle n'est plus ici, et je la vois encore. Était-ce un songe d'en haut, une apparition céleste? Adieu, foi dans laquelle j'ai été élevé; adieu, patrie! adieu... ô blasphème! ô lâcheté! Et je pourrais ainsi quitter la foi de mes pères, la foi pour laquelle, chaque jour, à chaque instant ils endurent le martyre sous la barbarie ottomane? Est-ce pour cela que toi, mon vénérable oncle,

toi un des Patriarches de l'église Orientale, tu m'es envoyé en Italie? Tu m'attends, tu te prosternes soir et matin devant les saintes images pour que je revienne instruit dans les langues et les sciences de l'Occident; tu me destines à être un des flambeaux de notre église persécutée; et moi, je vais devenir luthérien!

JOSEPH. Constantin Lucari! — n'entends tu pas ton nom?—Constantin Lucari! —(*Il le pousse du coude*).

LUCARI. Passe ton chemin, masque. Je n'ai pas envie de causer avec toi.

JOSEPH. Dans ton intérêt il faut absolument que je te parle; je serai bref. Si tu tiens à la vie, cesse toute relation avec Éléonore Cornaro.

LUCARI. Et qui donne des ordres si insolents?

JOSEPH. Quelqu'un qui pourra bien te faire repentir, si tu ne t'y conformes pas.

LUCARI. Je serais bien aise de voir face à face un homme si hardi.

JOSEPH. (*ôtant son masque*). Me voilà. Je suis Joseph Lippomani, noble vénitien.

LUCARI. Et de quel droit, Seigneur, me donnez-vous des ordres?

JOSEPH. Il me convient qu'Éléonore Cornaro soit ma femme. Si vous étiez un patricien de Venise, vous pourriez vous mettre sur les rangs de ses prétendants et me disputer sa main. Mais vous êtes un homme de rien, un Grec, un schismatique. Vous ne pouvez être mon rival. Connaissez-vous donc vous même; rentrez dans l'humble condition que vous n'auriez jamais dû quitter. Si vous persistez dans votre audace mal placée, si vous continuez à passer sous ses fenêtres, si vous avez la témérité de lui

parler encore une fois, je vous ferai assommer par mes gens.

LUCARI. Pour parler de la sorte à un homme d'honneur, vous devez être ivre ou fou. Dans un cas comme dans l'autre, je n'ai pas envie de prolonger cet entretien. Passez votre chemin.

JOSEPH. Vil insecte, tu oses répondre ainsi à un noble de Venise?

LUCARI. Noble ignoble, nous verrons si ton bras a la vaillance de ta langue. Point de scandale ici. Demain nous nous rencontrerons l'épée à la main.

JOSEPH. Un gentilhomme vénitien se battre avec un Grec son sujet! C'est avec le bâton que nous nous vengeons de tes pareils (*il lève le bâton pour le frapper*).

SCÈNE VI.

Les précédents, puis MÉTAXA et le P. LIPPOMANI; masques.

MÉTAXA. (*arrachant le bâton de la main de Joseph*). C'est une infamie!

LIPPOMANI. (*qui a entendu la fin du dialogue*). Fils indigne, jusqu'à quand me ferez vous rougir de vous avoir donné le jour? Vous allez à l'instant demander pardon à ce gentilhomme crétois.

JOSEPH. (*confus*). Moi, mon père? Moi, demander pardon?

LIPPOMANI. Oui et sur le champ, en présence de tout ce monde, vous lui demanderez pardon. Vous ferez à son honneur la réparation qui lui est due. Votre père vous l'ordonne. Eh bien! vous hésitez? vous désobéissez à votre père? Voulez-vous qu'il aille avec ses cheveux,

blancs s'humilier pour vous devant l'homme que vous avez indignement outragé?

JOSEPH. Mon père! de grâce! épargnez-moi, je ne puis faire ce que vous exigez de moi.

LIPPOMANI. Obéissez, ou devant tout ce monde je vous donne ma malédiction!

LUCARI. Merci, vous que je ne connais pas, et qui venez de prendre si généreusement ma défense; mais ne prononcez pas, je vous en supplie, ce mot terrible de malédiction. La réparation que j'ai reçue est plus que suffisante; et je pardonne de tout mon cœur au fils d'un tel père.

LIPPOMANI. Non pas, jeune homme; il ne sera pas dit que mon fils vous aura impunément manqué. Joseph, encore une fois; votre père vous l'ordonne. Vous vous taisez encore? Vous hésitez? Eh bien! je vous

JOSEPH. Seigneur Lucari, acceptez mes excuses.

LUCARI. Seigneur, je vous avais déjà pardonné. Mais je voudrais savoir le nom du noble, du généreux vieillard qui a défendu l'honneur d'un pauvre étranger, afin de lui vouer toute ma reconnaissance.

LIPPOMANI. Je suis le P. Lippomani, de la compagnie de Jésus.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Palais Lippomani.

LE P. LIPPOMANI.

(Il est assis devant une table sur laquelle il y a des livres et des papiers en désordre).

Ma lettre à notre Père Général, s'est croisée avec celle qu'il m'écrit. Voilà qu'on me mande de Rome, avant même de savoir par moi la trouvaille que j'ai faite dans la personne de Lucari, de chercher à nous attacher, par tous les moyens et tous les sacrifices, ce Grec d'un grand talent, d'un grand avenir, neveu bien-aimé du très-influent Patriarche d'Alexandrie, qui dirige en ce moment le siège vacant de Constantinople.—O Société de Jésus! rien n'échappe à ton œil clairvoyant! Ainsi le regard perçant de l'aigle distingue du haut des cieux parmi les herbes des champs le reptile qui doit devenir sa proie! (*il se lève*).

Être Père Général! oh à cette idée le vertige me prend. Quel Roi, quel Empereur, quel conquérant eut jamais une puissance égale à la sienne? D'abord notre compagnie embrasse déjà le monde entier par ses établissements; c'est de notre empire que l'on peut dire que le soleil ne s'y couche jamais. Mais qu'est-ce que l'étendue de notre puissance, en comparaison de son intensité? La conscience de l'homme, voilà notre véritable empire; c'est là que nous gouvernons le monde. Nous instruisons les hommes dans leur jeunesse; pendant le reste de leur vie, nous sommes leurs confesseurs, leurs directeurs spirituels; par nous, notre Général lit à livre ouvert dans la conscience du genre humain, depuis le roi jusqu'au paysan; par nous il peut écrire ce qu'il veut dans ce livre vivant. Son idée, sa volonté d'aujourd'hui seront, à coup sûr, dans cinquante ans, l'idée, la volonté de plusieurs millions d'hommes.

Oh! serais-je jamais moi Père Général? Je sens en moi quelque chose qui me dit que je suis digne de l'être,

oh oui ! car seul je comprends comment on devrait l'être. Si jamais je parvenais à tenir dans ma main cette suprême puissance, cette immense machine que ni Alexandre, ni César, ni Charlemagne, ni aucun homme de génie n'a possédé jusqu'ici, je sens que je ferais craquer la terre sous mon étrointe !

— Jalouse aristocratie de Venise ! tu n'as pas voulu de moi pour doge ; tu as eu peur de moi, de mon génie entreprenant ; tu m'as préféré un imbécile ! Va, il est digne de toi, tu es digne de lui. J'ai dépouillé volontairement mes dignités, les honneurs acquis par une vie laborieuse, en te servant dans les conseils et sur les champs de bataille ; et je me suis fait Jésuite. Même sous mon humble froc tu me crains encore, tu mets des obstacles au développement de notre Institut. Peut-être dans quelques années nous banniras-tu de tes états.

Eh bien ! cette puissance que tu as craint de confier à mon génie, je la tiens déjà ; je suis la main droite, le conseiller bien-aimé du Général des Jésuites ; je donne des ordres qui arrivent plus loin que les tiens ; je rêve la conquête de l'Orient, tandis que le lion de S. Marc peut à peine tenir dans ses griffes les provinces orientales qu'il a un jour arrachées à l'aigle de Constantinople !

— Constantinople ! nouvelle Rome ! Reine de l'Orient ! Il y a déjà un siècle qu'un barbare stupide entrain dans tes murs en conquérant ; victoire incomplète, parce qu'elle était accomplie par l'épée, parce que l'épée faisait courber la tête, mais non pas la conscience des Grecs. Notre temps verra la véritable conquête de Constantinople accomplie par les Jésuites. Les Jésuites feront rentrer dans le giron de l'église ces Grecs dont la foi a triomphé de

l'épée des Croisés, de l'épée de Mahomet. Tout est prêt pour cette expédition glorieuse et mémorable ; tous les filets sont tendus ; l'histoire dira peut-être un jour : tandis que les Jésuites guidés par Xavier fesaient la conquête de la Chine et du Japon, les Jésuites sous la conduite de Lippomani ont fait la conquête de Constantinople !

Constantinople vaincue, l'Orient est à nous ; Alexandrie, Antioche, Jérusalem se rangent sous notre bannière ; nous donnons la main à nos établissemens de l'Inde et de la Chine ; nous serrons la terre dans nos bras !

Nous verrons alors qui pourra contester à Lippomani son élection à la place suprême, au gouvernement général de l'Ordre !

Et la réussite de ce projet gigantesque, de ce projet qui donne le vertige, peut dépendre, en grande partie, d'un homme, de Constantin Lucari ! Si je puis faire entrer dans mes desseins, ce jeune homme de talent et de cœur, si je puis en faire un instrument docile et intelligent, il va nous assurer la victoire. Art de la persuasion, expérience des hommes, qui ne m'avez jamais fait défaut dans ma carrière politique, au service de cette aristocratie ingrate et oublieuse, échouerez-vous aujourd'hui devant un jeune homme ? Lippomani ne sera-t-il plus le même auquel la République confiait toute négociation difficile et compliquée ?

Je n'ai qu'à me louer de la manière dont j'ai commencé l'attaque de cette âme. Cet écervelé de Joseph par son escapade d'hier au soir à la fête de Giustiniani m'a ménagé, sans le soupçonner, une occasion magnifique pour entrer tout d'un coup dans la bienveillance de Lucari. J'ai saisi cette occasion aux cheveux ; je l'ai relevé

ce jeune homme, humilié par une attaque brutale; à présent, c'est déjà un ami; la jeunesse est reconnaissante; à l'heure qu'il est, il se prépare sans doute à venir me remercier.

SCÈNE II.

Le précédent, un domestique entre, et après LUCARI.

Le domestique. Révérend père, un étranger qui dit s'appeler Constantin Lucari demande à être admis en votre présence.

LIPPOMANI. Faites-le entrer.

LUCARI. Révérend père, permettez que je vienne vous remercier chez vous de ce que vous avez fait pour moi hier. Un pauvre étranger, sans parents, sans protecteurs, ne se serait jamais attendu à trouver à Venise un défenseur de son honneur contre un patricien; mais ce qui a dépassé mon attente, ce qui me remplit de reconnaissance et de respect, c'est d'avoir trouvé mon protecteur dans le père de l'offenseur. Vous ne vous êtes souvenu que vous étiez père que pour faire usage de votre autorité paternelle contre votre propre fils. C'est beau, c'est héroïque.

LIPPOMANI. Jeune homme, je n'ai fait que mon devoir. Ce n'est pas à vous de me remercier, c'est à moi de vous demander encore une fois pardon pour mon fils.

LUCARI. Mon père, j'ai tout oublié, hormis votre conduite si généreuse, si noble, si chrétienne.

LIPPOMANI. Veuillez vous asseoir, seigneur Lucari. — J'ai appris que vous êtes étudiant à notre Université de Padoue. Le temps amène d'étranges révolutions! Jadis, nous allions nous instruire chez vous, dans votre Aca-

démie d'Athènes; à présent, c'est vous qui, pèlerins des lettres, venez allumer votre cierge à la lumière de nos universités. Puis-je savoir, pardonnez ma curiosité, quelle branche des sciences vous cultivez, à quelle carrière vous vous destinez?

LUCARI. J'ai été envoyé en Italie par mon oncle, Mélétius Piga, patriarche d'Alexandrie, pour apprendre la théologie; c'est par là que j'ai commencé. Peu à peu, sentant que toutes les sciences se tiennent, j'ai étendu mes études aux autres branches du savoir humain. Après avoir parcouru le cercle des connaissances, je ne me sens d'inclination particulière pour aucune des professions qui peuvent avoir cours chez nous; je ne voudrais devenir ni prêtre, comme le désire mon oncle, ni maître d'école, ni commerçant; je voudrais me vouer à la carrière des armes, si cette carrière existait en Grèce; je voudrais porter l'épée; . . . mais hélas! les Grecs ne portent que des chaînes.

LIPPOMANI. Malheureuse nation! nation digne d'un sort meilleur! Lorsque j'étais dans le monde, lorsque je servais la République, j'ai vécu longtemps dans vos beaux pays, j'ai été même pendant quelques années baile à Constantinople, et j'ai vu de près la tyrannie ottomane. Jusqu'à quand le monde chrétien et civilisé restera-t-il spectateur impassible de ces atrocités? jusqu'à quand oubliera-t-il que ses frères en Jésus-Christ sont les esclaves d'un barbare? Mais à propos; vous avez parlé d'un oncle, Patriarche d'Alexandrie. Serait-ce par hasard le même Mélétius qui était jadis Évêque de Cyrène?

LUCARI. Lui-même, mon père.

LIPPOMANI. Mais alors venez encore une fois dans mes

bras; nous sommes de vieilles connaissances; votre oncle a été mon meilleur ami pendant mon séjour à Constantinople. Quelle doctrine! quelle vertu! quel patriotisme! C'était l'honneur de votre clergé, l'élu de votre nation. Lorsque vous lui écrirez, rappelez à son souvenir et à ses prières le baile Lippomani. Vous, le neveu d'un tel homme, vous ne voulez pas devenir prêtre, vous voudriez devenir soldat? Mon ami, vous vous méprenez sur votre vocation; vous croyez que le sacerdoce est le pôle opposé de l'état militaire. Oh! je vous assure, il n'y a rien qui ressemble à un soldat comme un prêtre!

LUCARI. Je vous avoue que je ne saisis pas bien la ressemblance.

LIPPOMANI. Voyez-vous, jeune homme, ce portrait? C'est un beau cavalier, comme vous pourriez l'être, posant fièrement la main sur la garde de son épée. Il a combattu sur la brèche au siège de Pampelune où il s'est distingué par sa bravoure. Il y eut la jambe droite fracassée, et la gauche endommagée par un boulet. — A présent, venez regarder cet autre portrait vis-à-vis; c'est un moine portant le même habit que moi, priant avec ferveur devant l'autel de la Vierge, à l'abbaye du Mont-Serrat; son épée et son poignard sont suspendus à un pilier. — Eh bien! ce beau cavalier et ce moine inspiré c'est le même homme, c'est le saint fondateur de notre ordre, c'est Ignace de Loyola. Il n'a pas changé de profession; là il est le soldat du Roi d'Espagne; ici il est le soldat de la Vierge; là il pose la main sur la gaine de son épée; ici il pose la main sur son cœur, la gaine d'une inspiration qui va changer la face du monde. Lucari! Lucari! c'est d'un tel soldat qu'a besoin votre patrie!

LUCARI. Expliquez-vous de grâce, mon père. Vos paroles sont d'une couleur obscure, comme dit le Dante.

LIPPOMANI. Comme les frontières de l'empire romain étaient jadis envahies par les barbares du Nord, ainsi de nos jours ces mêmes barbares, qui n'ont jamais été pleinement convertis à la civilisation et à la doctrine catholique, guidés par un compatriote d'Arminius, Martin Luther, ont envahi les provinces de l'église romaine. Saint Ignace, le cavalier blessé sur la brèche de Pampelune, a compris tout de suite que ce n'était pas avec l'épée terrestre qu'on chasserait les barbares protestans; il a eu l'inspiration d'en haut de former une légion armée du glaive de la vérité; il a marché à sa tête; les barbares ont reculé; quelques années encore, et il n'en restera plus trace.

LUCARI. Mais chez nous, mon père, il n'y a pas de protestans; il y a des Turcs. Ce n'est pas avec des sermons que nous pourrions les faire repasser en Asie; mais avec des piques et des canons.

LIPPOMANI. Si vous attendez des piques et des canons pour chasser les Turcs, je crains fort que votre délivrance ne tarde bien des siècles; tandis que si vous aviez un Ignace pour vous armer du glaive de la vérité, vous pourriez vous même être témoin et acteur de ce grand événement.

LUCARI. Que dites-vous, mon père? Il y aurait un moyen si aisé pour nous de briser nos chaînes? Ah! de grâce, parlez clairement; je brûle de l'apprendre. L'esclave courbé sur le sillon, qu'il arrose de ses larmes en pensant qu'il travaille pour nourrir son tyran, lève la tête pour vous entendre.

LIPPOMANI. Êtes - vous bien convaincu d'une chose : que les Grecs n'arriveront jamais à briser leurs chaînes, sans le secours des nations chrétiennes ?

LUCARI. Je suis forcé de l'avouer. Si le barbare qui règne à Byzance fait trembler l'Europe entière par sa puissance, pourrions - nous, faibles, décimés, abrutis que nous sommes par l'esclavage, nourrir jamais le fol espoir de le renverser par nos seuls efforts ? Le grain de poussière peut il faire trébucher le géant ?

LIPPOMANI. Eh bien ! c'est dans vos mains que Dieu a mis votre destinée ! Vous pourriez tout d'un coup changer la haine, non, le mot est trop fort, l'indifférence de la chrétienté envers vous, en une sympathie, un amour sans exemple ; vous pourriez faire de votre esclavage le remords de l'Europe ; de votre délivrance, son intérêt, son devoir, en prononçant un seul mot, le mot d'unité religieuse. Un mot a créé le monde physique ; un mot prononcé par Marie a créé le monde moral ; un mot pourrait créer pour vous le monde de la liberté. Et votre clergé seul pourrait le prononcer.

LUCARI. Ah ! Seigneur, que dites-vous ? Vous voulez que nous renoncions à la foi de nos ancêtres, à la tradition religieuse de l'Orient, que nous coupions de nos propres mains le seul lien qui brave encore le cimeterre de Mahomet ? Ah ! nous ne le ferons jamais, dût notre constance nous coûter notre liberté ! Nous ne serons jamais apostats !

LIPPOMANI. Prenez garde, mon fils ; ne blessez pas par cette dénomination injurieuse la mémoire de vos martyrs et de vos héros. Votre dernier empereur, Constantin, votre premier héros après la conquête, Scanderberg, étaient

de notre communion. Ils ont entrevu ce qui pouvait sauver leur nation ; mais les masses, travaillées par les préjugés, n'ont pas voulu les suivre ; c'est à la jeunesse grecque de nos jours, c'est à vous, Lucari, non pas de rompre, mais de renouer la tradition des derniers grands hommes de l'Orient.

LUCARI. Nous n'avons jamais cru, nous ne croirons jamais que l'empereur Constantin Paléologue et Scanderberg fussent sincèrement de votre communion. Ils avaient devant eux la patrie en danger ; un mot leur était demandé, qui devait sauver leur nation, on le leur promettait du moins ; ils l'ont prononcé ce mot, sans songer à sa portée, sans avoir le temps d'en discuter la vérité. Eh bien ! qu'ont ils gagné ? la patrie a péri de même ; la chrétienté est restée spectatrice impassible de notre dernière heure. Oh ! le moyen que vous nous montrez n'est pas nouveau ; il est usé ; non, nous ne serons sauvés que par la vérité.

LIPPOMANI. Mon ami, il y a bien des siècles qu'on ne peut vous faire bouger de ce que vous croyez la vérité. Il y a bien des siècles aussi que nous persistons dans notre croyance. Les deux idées religieuses de l'Orient et de l'Occident se sont heurtées sans se briser ; aucune des deux n'a été le pot de terre. Ne pourrait-on pas en conclure enfin que vous et nous, nous sommes tous les deux dans le vrai ; que la vérité a deux faces ? Alors l'union religieuse qui doit sauver votre race, n'aurait rien d'humiliant pour vous ; ce ne serait que la reconnaissance de l'unité de la foi dans la variété des rites. Le rite grec et le rite latin seraient comme deux frères dont le visage se ressemble, sans être cependant le même.

LUCARI. Mais ce n'est pas là le langage de la Papauté. Elle ne reconnaît d'autre vérité et d'autre règle que la sienne. Pour qu'elle nous ouvre les bras, il nous faut avouer que nous nous sommes trompés; il faut jeter la pierre à notre passé!

LIPPOMANI. Mon fils, la Papauté est bien changée; ce n'est plus cette Papauté farouche qui a rompu avec Photius; depuis que les Jésuites ont pris en main ses affaires, elle est plus souple que cela. Nous avons entrepris de la réconcilier avec ses ennemis; de rendre le catholicisme aimable et tolérant; nous avons remanié la théologie, la morale à l'usage du siècle qui n'est plus le siècle des Albigeois. Ce sont les Jésuites qui vous tendent les bras, ils ne vous demandent plus d'abjurer des erreurs, mais de reconnaître des frères en Jésus-Christ; à ce prix, nous promettons, à vos enfans l'instruction, à vos jeunes gens une carrière digne de leurs talents et de leur ambition, à votre clergé la pourpre romaine, à votre nation l'amour de l'Europe et la liberté.

LUCARI. Et qui êtes-vous pour promettre tout cela?

LIPPOMANI. Ce que nous sommes, mon enfant? Nous sommes une puissance qui, il n'y a pas encore cinquante ans, est sortie de la tête d'Ignace Loyola, et qui embrasse déjà le monde. Nous donnons des ordres en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, en Afrique, en Amérique, en Chine, aux Indes, au Japon; nous sommes des milliers, et nous pensons, nous agissons tous comme un seul homme; nous n'avons ni armées, ni flottes, ni richesses, mais nous dirigeons la conscience de ceux qui commandent aux armées, de ceux qui ont les trésors; nous connaissons leurs secrets, leurs faiblesses, leurs pen-

chans, et nous leur faisons jouer le rôle qui nous convient; le monde s'agite, et les Jésuites le mènent. Nos opinions et nos idées deviennent peu à peu les opinions et les idées de tous; ni César, ni Alexandre n'ont jamais rêvé dans leurs songes de grandeur une puissance égale à la notre, car nous sommes les rois de la conscience et de la volonté. Si nous faisons notre cause de la cause de la Grèce, c'est une cause gagnée; si nous inscrivons sur le drapeau de notre ordre la liberté de la Grèce, ce sera bientôt le but de la chrétienté tout entière.

LUCARI. Mon père, vous m'avez élevé si haut, que la tête me tourne.

LIPPOMANI. Jeune homme, c'est mon ancienne sympathie pour votre malheureuse patrie qui m'a fait dire plus peut-être qu'il ne fallait; qui m'a fait vous révéler des choses que j'aurais dû taire à un non initié, à un non catholique. Si ce que je vous ai dit ne vous a pas ébranlé, oubliez mes paroles; mais si dans le progrès du temps vous croyez devoir songer aux moyens de délivrer votre patrie d'un joug barbare, si vous croyez que moi et mon ordre nous pouvons y contribuer, adressez-vous sans hésitation au vieux Lippomani; il vous attendra toujours les bras ouverts!

LUCARI. Père, notre conversation d'aujourd'hui ne sortira jamais de ma mémoire. Vous m'avez fait planer sur des hauteurs que je ne soupçonnais pas. Je me retire plein d'admiration et d'attachement pour un homme qui s'intéresse si vivement au sort de mon pays.

LIPPOMANI. Allez, jeune homme, emportez avec vous la bénédiction d'un vieillard.

SCÈNE III.

Le P. LIPPOMANI seul, puis JOSEPH.

LIPPOMANI. Va; tu reviendras. Tu aimes la patrie et la gloire; tu es patriote et ambitieux. Je tiens dans ma main tout ce qui allumera en toi ces deux passions; et par elles, tu seras l'instrument de ma volonté.

JOSEPH. Mon père, savez-vous pour qui vous avez humilié votre fils au bal de Giustiniani? Pour un Grec qui aspire dans sa folie à la main d'Éléonore Cornaro.

LIPPOMANI. Vraiment?—Et qu'est-ce que cela te fait?

JOSEPH. Et vous pouvez me le demander avec tant de sang-froid? Je n'ai pas l'intention de devenir moine comme vous; je dois faire mon chemin dans le monde; la parenté et les richesses d'Éléonore jointes aux miennes, seraient de moi le noble le plus puissant de Venise.

LIPPOMANI. Mais cet amour de Lucari, c'est un songe d'une nuit de jeunesse qui s'évanouira au jour de la réalité. Quel espoir peut avoir un pauvre étranger d'épouser Éléonore?

JOSEPH. Vous vous trompez, mon père; vous ne comprenez rien à l'amour. Éléonore aime Lucari, orpheline et indépendante, elle a repoussé avec dédain et mépris la demande que j'ai faite de sa main, mais j'ai de quoi me venger. Avec de l'or j'ai appris un secret, un secret terrible qui me rend maître de sa vie et de celle du Grec.

LIPPOMANI. Que dis-tu? Quel est ce secret que je ne connais pas?

JOSEPH. Il y a ici à Venise un pasteur luthérien qui a fait déjà bon nombre de prosélytes, surtout parmi les femmes. Depuis notre mère Ève, les femmes aiment à se laisser conter fleurette par le diable. Une des plus ferven-

tes calvinistes de Venise est la demoiselle Cornaro. C'est dans les souterrains de son palais que les protestants tiennent chaque semaine leur sabbat; on y dit la messe en Italien, assaisonnée de force sermons. Comme de raison, la demoiselle veut convertir au diable son amant le Grec; elle l'a invité à venir ce soir chez elle; là se trouvera le pasteur qui lui fera un sermon; et un sermon appuyé par ses beaux yeux ne manquera certainement pas de faire son effet. Mais à peine le Grec aura-t-il donné dans le piège, que je ferai ma dénonciation au Saint-Office; et alors, malheur aux deux amoureux! ils feront la culbute dans le canal Orfano.

LIPPOMANI. Mon Dieu! qu'est-ce que j'apprends! Je suis au bord du précipice, et je me crois près du but de mes rêves! J'entasse projets sur projets, et ils sont près d'être renversés comme un château de cartes par le souffle d'une femme. Lucari, la pierre angulaire de mon édifice, va m'être enlevé par Éléonore. Je croyais le tenir dans mes filets, et voilà qu'il va devenir calviniste! Perdu pour toujours!—Adieu, espérances ambitieuses! adieu, grandeur de ma vieillesse! J'avais tout calculé, tout, hormis le pouvoir d'une femme!—Ah! Éléonore, Éléonore! qui viens te mettre à travers mes projets! Ah femme qui oses lutter contre moi! tremble! tremble! Je défendrai contre toi Lucari, comme la lionne défend ses petits. Tremble, je t'arracherai cette âme, je t'écraserai, je t'anéantirai. Tant que tu existeras, Lucari ne sera pas à nous. Je cours à l'Inquisition. *(il sort)*.

JOSEPH. Je n'ai pas compris grand chose à cette tirade; j'ai compris seulement que je serai vengé. Cela me suffit.

(La fin prochainement).

tes, D. orando' alle...
 -noit et. **Nouvelles diverses.**...
 ne sédui et Job y. no; J...
 —

Maintenant que la Grèce est purgée du brigandage par suite de l'entière extermination des bandes qui l'infestaient, nous croyons opportun de donner une statistique aussi exacte que possible des bandes de malfaiteurs qui désolent actuellement la Thessalie, et de signaler les nouveaux dangers dont nos provinces du Nord seraient menacées, si les autorités turques ne prenaient des mesures efficaces pour faire cesser l'état déplorable dans lequel se trouvent plongés les districts limitrophes du Royaume.

La bande de brigands la plus considérable en Thessalie, est celle de l'Albanais Tziafer, composée d'à peu près soixante-dix individus Albanais Turcs, et chrétiens; elle exerce ses rapines dans les plaines de la Thessalie.

Une 2^{de} bande assez forte, est celle conduite par Dénisioti, composée de trente individus d'origine Turco-albanaise, et de Chrétiens; elle se maintient entre Almiro et Agrapha.

Une 3^{me} bande, aussi forte que cette dernière, est celle de Fassoula, qui se tient aux environs d'Agrapha; mais il y a encore deux autres bandes de brigands à Agrapha, beaucoup moins fortes, commandées par des chefs dont les noms sont inconnus.

Une 4^{me} bande beaucoup moins considérable que les précédentes, est celle qui a enlevé, il y a quelques jours, trois hommes de Chatzimissi. On ignore pourtant où elle se trouve maintenant.

Une 5^{me} bande est celle commandée par Kastania, se composant de 8 à 10 individus et se maintenant du côté de Makrevouni d'Almiro.

Une 6^{me} bande est celle du nommé Chassioti, vers les villages d'Agia; elle est composée de 5 ou 6 individus.

Une 7^{me} bande est celle de Katapidi, qui, formée de quatre à cinq individus, fait de fréquentes incursions dans le Pélion; on ignore le lieu où elle se tient ordinairement. Deux autres bandes se trouvent à Chassia, composées d'Albanais et de Chrétiens; mais les noms de leurs chefs sont inconnus.

— Nos lettres de Lamie, nous parlent d'un acte de brigandage qui vient d'être commis au delà des frontières, dans le village Turc d'Avaritza, de la province de Domoco.

Dès que les commandants des détachements grecs, placés à Longitzi et à Sava Brysis, eurent pris connaissance de l'invasion des brigands dans le village susmentionné, ils partirent sans délai pour soutenir les détachements Turcs stationnés dans les environs; mais malheureusement la distance qui les en séparait, ne leur permit d'y arriver qu'après la consommation de l'acte de brigandage.

« Le 5/17 courant, nous dit notre correspondant de Lamie, une bande de brigands composée de quarante-cinq à cinquante bandits, arrivée tout près du village turc d'Avaritza, somma les habitants de lui livrer sans délai, cinquante ocques de farine etc. sous peine de voir leur village livré aux flammes; les villageois n'ayant pas de temps à perdre, avertirent aussitôt le commandant Turc, qui leur défendit de la manière la plus formelle, de se soumettre à la sommation qui leur avait été faite. Les brigands voyant qu'ils n'obtenaient point ce qu'ils exigeaient, assaillirent le village en plein jour, en chassèrent le détachement turc, pillèrent toute la fortune mobilière des malheureux villageois, mirent le feu à leurs habitations, et y commirent toute sorte d'excès pendant

deux heures consécutives, sans éprouver la moindre résistance de la part des Albanais turcs dont les détachements occupaient Avaritza et les villages environnants.

Après avoir consommé impunément toutes ces atrocités, les brigands se dirigèrent vers les monts Othrys.

D'après des renseignements qui m'ont été fournis par un paysan appartenant au village incendié, ces bandits portaient la barbe, ils adressaient des injures provocatrices aux Albanais en leur parlant en albanais, et ils parlaient le grec aux paysans grecs. On suppose que cette bande est commandée par Koraki, et que, partie du district d'Agrypha, elle se dirige vers nos frontières. Ces renseignements qui nous parviennent d'un officier, faisant partie de nos détachements des frontières, prouvent mieux que tous les raisonnements, que le gouvernement turc, soit par routine, soit par impuissance, n'a pas encore renoncé au déplorable système de confier le maintien de l'ordre public des provinces grecques de l'Empire, à des bandes Albanaises, habituées de temps immémorial à vivre de désordres et de rapines.

— Une partie de la presse Européenne commence enfin à reconnaître, que le Hat du 6/13 Février, qui devait ouvrir une nouvelle ère de gloire et de prospérité à l'Empire ottoman, loin d'apporter quelque soulagement dans la condition déplorable des populations non musulmanes de la Turquie, n'a fait jusqu'ici que l'aggraver, en réveillant chez les Turcs, tous les aveugles instincts de fanatisme et de vengeance qui caractérisent les peuples barbares, dont la conscience n'a pas été épurée par le souffle vivifiant du Christianisme (*).

On avouera cependant qu'en retour des sacrifices incalculables que l'Europe occidentale s'est imposée en faveur de l'intégrité et de l'indépendance de la Turquie,

(* Nous renvoyons surtout à un des derniers articles du Times;

rien n'était plus urgent pour cette dernière, que de prouver au monde civilisé, que le nouveau droit consacré par le Hat, n'était pas une lettre morte. En appliquant franchement et fermement aux populations soumises à son autorité, les principes du Hat, ou bien encore en ne s'écartant point de son esprit, la Turquie aurait pu donner un démenti formel à tous ceux qui prétendent, à tort ou à raison, que sur son sol, les principes de justice et d'égalité ne peuvent point fructifier.

Certes, nous ne voulons pas mettre en question les bonnes dispositions du Sultan Abdul-Medjid; tout au contraire, nous aimons à rendre hommage aux sentiments d'humanité qui l'animent; mais en présence de faits, dont la réalité est incontestable, nous sommes en droit de faire remarquer que de toutes les dispositions consacrées par le Hati Houmayoun du 6/13 Février, le Gouvernement Turc n'a mis à exécution que celles qui ne tendent qu'à imposer de nouvelles charges aux populations soumises à sa domination; telle que l'obligation du service militaire.

Aussi les sujets non musulmans de la Porte, se voient-ils aujourd'hui dans la nécessité de racheter cette nouvelle obligation, au prix de sacrifices exorbitants, qui mettent le comble à leur misère.

La pétition ci-dessous (*) arrachée par Mehmed Emin Pacha, à la faiblesse des communautés des villes et des villages de Janina, en est la preuve.

« Nous avons tous montré le plus grand zèle et la meilleure volonté pour fournir au gouvernement de Votre Majesté le nombre de conscrits qui avait été déterminé; et sur ce point, notre dévouement au service de V. M. aurait été sans bornes, à moins qu'elle ne jugeât convenable d'en disposer autrement. Quant à nous, nous ne pouvons que nous conformer littéralement à tout ce qu'il plaira à

(*) V. l'Union de Syra N° 213.

Votre Majesté d'ordonner et nous élevons des mains suppliantes vers le Très Haut, pour le prier de prolonger les jours de V. M. et de la raffermir sur son trône Impérial; ainsi que pour implorer sa miséricorde, en faveur des populations de ces provinces, qui depuis si long-temps, et à cause des circonstances, se trouvent éprouvées par la souffrance.

Nous demeurons avec le plus profond respect, de V. M. I. les très humbles etc . . . »

La nouvelle taxe, au paiement de laquelle paraissent vouloir accéder les communautés des villes et des villages de Janina, et qui, établie dans une année des plus calamiteuses, met le comble aux misères et aux souffrances des populations laborieuses de l'Épire, prouve qu'en Turquie, contrairement aux principes les plus élémentaires de la science administrative, les charges publiques n'ont d'autre limite que l'entier épuisement des contribuables.

Aussi M^r. Ch. Coquelin a-t-il eu bien raison de faire observer que: « Dans la plupart des États de l'Orient les travailleurs sont dépouillés ou menacés tour à tour par les brigands contre lesquels leurs gouverneurs ne les défendent pas assez, et par leurs gouverneurs mêmes qui s'enrichissent de leurs dépouilles. Et pourquoi la production languit-elle si fort dans ces pays? Est-ce uniquement parce que le pillage enlève aux travailleurs une partie de leurs ressources? Non, c'est encore plus parce que l'insécurité, le défaut de confiance les empêche de faire usage des ressources qu'ils possèdent. Ils ont peu de capitaux sans doute; mais le peu qu'ils en ont, ils n'osent pas encore s'en servir. Au lieu de les faire travailler, ils les enfouissent. »

— Il a été déjà question dans la presse européenne de l'opposition qu'a rencontrée en Syrie et à Bosnie, la nouvelle taxe, au prix de laquelle les populations non musulmanes de la Turquie se voient obligées de racheter leur

exemption du recrutement militaire; ce même fait de la résistance légale des populations laborieuses de cet Empire, à une mesure fiscale qui achève leur ruine, est aujourd'hui confirmé par le journal de Constantinople, en date du 1^{er} Septembre, en ce qui concerne la ville de Damas.

« Le 7 du mois d'Août a eu lieu la publication du firman impérial relatif à la commutation du service militaire des rayas, en impôt analogue au nombre des conscrits dus selon la loi du recrutement. Mahmoud-Pacha, suivant les principes de clémence de la S. Porte, et ses propres sentiments d'humanité, s'entretint avant et après cette lecture, avec les chefs des diverses communautés, pour leur recommander la plus stricte équité dans la répartition de l'impôt, tout en leur expliquant la bienveillance souveraine, qui les exempte pour le moment, du service militaire. Mais tandis que plusieurs pères de famille reconnaissent cette mesure, comme un affranchissement et comme une grâce correspondante à leurs désirs, il y en avait d'autres, qui se laissaient égarer par des propos tenus par quelques beaux diseurs, dont la sourde mission semble n'avoir pas encore cessé, de dénaturer tous les actes du gouvernement aux yeux des administrés, cherchant à les effrayer, n'importe par quelle absurdité. »

On ne doute pas cependant que la fermeté et la modération du Pacha, fera échouer ces intrigues, et tout le monde en sera content parce que tout sera réglé selon l'équité, dont la S. Porte recommande le maintien. »

— On écrit des frontières du Monténégro à la Gazette de Zagabria.

« Après les scènes cruelles et sanglantes qui se passèrent à Kuci, les Monténégrins laissèrent une garnison de 100 hommes dans le lieu fortifié de Medun, afin de se maintenir dans la possession du territoire conquis. Le Pacha de Scutari expédia 1000 hommes des communes

turques voisines pour chasser les Monténégrins de cette forte position. Après un combat de quelques heures, qui coûta la vie à dix Monténégrins, le fort se serait rendu, sans l'arrivée de 400 hommes de Piperi, qui contraignirent les Albanais à prendre la fuite. Cependant, les troupes ottomanes, se renforcent de jour en jour, et après un nouvel assaut, il est probable que Medun se rendra, quoiqu'il soit bien fortifié par la nature et presque inaccessible. Le Prince ayant eu connaissance de cet événement, a ordonné une levée en masse et a rompu l'armistice avec l'Albanie, de sorte que tout commerce et toute communication sont interrompus et interdits entre les deux pays.

Cette nouvelle expédition aura sans aucun doute de bien graves conséquences; et il n'est point improbable que le malheureux district de Kuci ne devienne le théâtre de scènes sanglantes. On dit que le Pacha de Scutari se mettra en personne à la tête des Albanais qui brûlent du désir de venger les cruautés commises.

— Le Journal de Constantinople publie aussi en date du 25 Août: que dix mille Monténégrins sous le commandement d'Antoine Nicolich et d'autres chefs, ont envahi de Berda, les districts voisins de Podgorizza, ont mis à feu et à sang ces malheureuses contrées, et ont massacré plus de cent familles musulmanes et chrétiennes. Le gouvernement de S. M. I., a donné tout de suite des ordres pressans pour que deux régiments du corps d'armée Der Saadet Ordoussou, et deux de l'armée de Roumélie, aillent renforcer les garnisons de Bosnie et d'Albanie, commandées par le général de division Abdi-pacha.

Ces forces s'avancent en deux colonnes par le Danube et la Sav, vers la forteresse ottomane de Brod, et par l'Adriatique, vers Antivari.

— On nous écrit de Candie :

Les vexations et les avanies exercées dans ces der-

niers temps, par la population musulmane de cette île, contre tous ceux qui manifestent le désir d'embrasser publiquement le christianisme, sont innombrables. A l'appui de mon assertion, je vais vous citer certains faits qui viennent de se passer sous nos yeux.

Une turque nommée Fatoum, qui résidait dans le sérail du Gouverneur d'Héraclium, Hassan Pacha, ayant embrassé le Christianisme avec son époux, sa mère et ses enfans, a été immédiatement expédiée par ordre du Gouverneur général de Candie, Véli Pacha, à Chanée, pour être à l'abri de la vengeance de son père, demeuré fidèle à l'Islamisme. Une autre jeune Turque, du village de Chersone, de la province Pedias, qui depuis bien longtemps avait été convertie au Christianisme avec sa mère, se voyant dans l'impossibilité d'exercer son culte dans la maison de son père (de religion turque), s'en sépara, et alla s'établir à Héraclium, dans le sein d'une famille chrétienne; mais les musulmans de cette dernière ville, ayant découvert son lieu de refuge, l'en enlevèrent par force, et la contraignirent d'avouer que deux chrétiens nommés Bihlis et Bahloulis, ainsi que la famille chrétienne qui lui avait donné une généreuse hospitalité, avaient été la cause de sa conversion. Par suite de cet aveu, toutes ces personnes accusées de prosélytisme, ont été arrêtées et jetées en prison, et la jeune fille a été en attendant séquestrée dans la maison d'un Osmanli.

Le 5 Août, trois jeunes convertis arrivèrent à Héraclium de différens villages de la province Hierapteros, dans le but de présenter une pétition des notables grecs de cette province, aux Vice-consuls de France et d'Angleterre, ainsi qu'une supplique au Gouverneur général, Veli Pacha; les pétitionnaires font un récit navrant de toutes les avanies auxquelles ils se trouvent exposés, à cause de la

barbarie des Musulmans; ils déclarent que le Conseil de cette province, d'Hierapteros, a expédié il y a quelques jours, dans leurs villages, des gendarmes, qui après avoir nuitamment assailli leurs habitations, saisirent arbitrairement tous ceux qui avaient embrassé le christianisme, leur firent subir de mauvais traitements, et les amenèrent devant le conseil de la province, qui les menaça de son courroux, s'ils ne revenaient sans délai à l'Islamisme.

Informés de ces faits, les vice-consuls de France et d'Angleterre renvoyèrent les pétitionnaires devant les consuls de ces deux Puissances, résidant à Chanée, en les priant de les présenter à Véli Pacha.

Il ressort de tous ces faits, que les Musulmans de Candie, voyant qu'un grand nombre de ceux qui, convertis depuis longtemps au christianisme, cachaient leur croyance dans le fond de leur âme, viennent enfin de la manifester publiquement, (on prétend que leur nombre s'élève à 9 mille) tâchent de comprimer cet élan par la terreur et la violence.

Il est vrai que le Gouverneur général, Véli-Pacha, a la meilleure volonté du monde, pour faire respecter les dispositions du Hat qui consacre le principe de la liberté de conscience; mais que peut l'esprit tolérant et éclairé d'un Gouverneur, contre la fureur d'une population fanatique et barbare? S.

— Voici ce qu'on nous écrit encore de Phitiotide, en date du 21 Août, à propos de l'affaire d'Avaritza, dont nous avons déjà parlé plus haut.

Des bandes nombreuses de brigands commencent à se montrer sur la ligne des frontières.

Le 25 Juillet un détachement d'infanterie grecque de 29 hommes agissant de concert avec un détachement turc de 20 Albanais, et poursuivant une bande de 15 brigands qui fut obligée, grâce à la chasse vigoureuse qui lui é-

tait faite, de relâcher deux bergers qu'elle emmenait comme otages, rencontra près de Voungara une autre bande de 42 brigands. Ces malfaiteurs, en évitant la baïonnette des soldats grecs, se ruèrent sur les albanais dont ils tuèrent deux et blessèrent un, et les mirent en fuite. Ce n'est qu'alors qu'ils se tournèrent contre le détachement grec, resté seul à quelque distance.

Mais c'est en vain qu'ils se consumèrent en efforts pour l'entamer. Le détachement se retira en bon ordre et en combattant toujours à travers un défilé, campa pendant la nuit sur une colline, et reprit le lendemain la poursuite des brigands, qui avaient quitté la partie pendant la nuit.

Une bande de 50 brigands tomba quelques jours après en plein midi, sur le village d'Avaritza à deux lieues de notre frontière, en chassa les soldats albanais qui s'y trouvaient, et après avoir mis le feu à quelques maisons du village, elle se retira vers les montagnes de Goura.

Est-ce la même bande qui s'est battue avec notre détachement à Voungara, ou bien une autre? Nous l'ignorons. Ce que nous devons cependant prévoir, c'est que sous peu nous aurons près de nous quelques unes de ces nombreuses bandes qui parcourent la Thessalie et l'Épire, et qui ne nous laisseront plus tranquilles... Le commandant Martin avait bien raison d'attribuer l'existence du brigandage à l'impossibilité de garder une frontière telle qu'on nous l'a faite et à l'état moral d'une partie des habitans des provinces limitrophes. Jamais le brigandage n'a été poursuivi avec la vigueur qu'on y met depuis un an, jamais on n'a tué, ni arrêté tant de brigands; nous n'osons pas dire pourtant que le brigandage est extirpé. A la place de 300 brigands, tués, blessés et arrêtés, bientôt il nous en arrivera très probablement le double des provinces limitrophes Ottomanes, et quand nous aurons eu encore raison de ceux là, ils seront remplacés par d'autres.

Jamais ce mal ne cessera sans une rectification des frontières: jamais on n'arrivera à extirper le brigandage, sans placer les habitans des provinces voisines sous un gouvernement qui sache, et qui puisse, en retrancher les véritables causes, en agissant sur le moral, en améliorant le sort de ses habitans. Peut-on espérer une telle action bienfaisante de la part des autorités Ottomanes?

E.

Un mot sur la brochure attribuée à M. Zygomalas.

—ooo—

Il y a de cela quelques semaines, un journal français de Constantinople avait annoncé au public d'Athènes que M. Zygomalas venait de publier dans cette dernière ville, une brochure intitulée *de l'Occupation*, qui y avait produit une grande sensation. Le fait est que ce petit écrit n'a jamais été mis en vente à Athènes, et qu'il n'y a été distribué qu'à cinq ou six personnes, bien que des exemplaires beaucoup plus nombreux en aient pu être expédiés soit à Constantinople, soit ailleurs. Nous mêmes nous l'avons vainement cherché dans toutes les librairies et dans tous les cabinets de lecture de notre ville; et nous n'en avons pris connaissance que lorsque, plus tard, il a été inséré en entier dans la *Presse d'Orient* sous le pseudonyme d'*Agathias*.

Ce fait d'une publication clandestine aurait pu nous dispenser de faire ici une mention quelconque de la brochure en question; nous ne croyons pas cependant pouvoir la passer tout à fait sous silence eu égard au sujet

qu'elle traite. L'auteur parle des maux qui ont rendu, selon lui, l'occupation indispensable, des bienfaits qu'elle a produits et de la nécessité de la prolonger et de l'étendre même sur tout le territoire du Royaume. Nous ne reviendrons pas sur les circonstances qui ont amené le corps d'occupation en Grèce. Ces circonstances ne sont plus: le royaume jouit d'une parfaite tranquillité; il a renoué depuis longtems ses relations commerciales et politiques avec la Turquie; sous ce rapport donc, l'occupation n'a plus de raison d'être. La Grèce a d'ailleurs repris, par suite de la paix de Paris, sa position normale vis-à-vis des trois puissances bienfaitrices; aussi ne voyons nous pas pourquoi persisterait-on à la tenir dans une position exceptionnelle, qui pouvait être justifiée, jusqu'à un certain point, durant la guerre, comme une mesure de guerre, mais qui constituerait aujourd'hui une anomalie au milieu de la situation créée par le traité du 30 Mars.

Nous avouons que l'occupation n'a pas été matériellement préjudiciable à la Grèce; nous ajouterons même qu'elle a été, sous certains rapports, avantageuse au port du Pyrée. Mais il n'est pas moins vrai que l'occupation pèse moralement et politiquement sur le pays, et que par conséquent, elle ne peut être favorable à l'influence que la France et l'Angleterre ont la prétention légitime d'exercer sur la Grèce. L'auteur semble avoir eu conscience de ces vérités; car s'il avait la conviction qu'il plaidait une cause également favorable aux intérêts des Puissances et à ceux de sa propre patrie, pourquoi n'aurait-il pas eu le courage de se nommer et de donner la plus grande publicité possible à son écrit en Grèce?

Le gouvernement Turc vient d'accorder aux gouverneurs de ses provinces, le droit de vie et de mort sur les auteurs et complices de brigandage; toutes les formalités judiciaires sont abolies; les gouverneurs ont été revêtus d'un pouvoir discrétionnaire supérieur même à celui des cours martiales. Nous n'avons pas besoin de relever les conséquences déplorables de cette mesure qui exposerait dans chaque province aux caprices et aux préventions d'un pacha, la vie et la fortune de tous les sujets du Sultan. La Grèce est venue à bout du brigandage sans recourir à des mesures extra-légales, et par le seul emploi de la force armée régulière; tandis que la Turquie ne trouve à ce fléau d'autre remède qu'un arbitraire effréné, et ne sait combattre un mal que par un mal plus grand encore. Mais l'Europe restera-elle spectatrice indifférente de ce nouveau débordement de maux qui vont éclater sur les malheureux chrétiens d'Orient? Est-ce à cela que devaient aboutir les promesses sur l'amélioration de leur sort? Sont-ce là les garanties de sécurité personnelle proclamées par le hat du 6^{is} février?